

L'ŒUVRE ET SES CONTEXTES

I. MARGUERITE DURAS, UN ÉCRIVAIN DANS SON SIÈCLE

Rares sont ceux pour qui le seul nom de Marguerite Duras n'évoque pas une figure reconnaissable entre toutes, à la réputation sulfureuse. Son passage à *Apostrophes* le 28 septembre 1984 notamment, « le look Duras » — lunettes à monture noire barrant le regard, gilet sans manche sur col roulé blanc, courte jupe droite et bottines — et l'aveu direct de son alcoolisme ont contribué à donner d'elle une certaine image, irritante ou attachante, voire les deux à la fois. Elle-même déplorait le cliché que lui valait sa liberté de propos et de mœurs : « Je suis très connue, mais pas de l'intérieur. Je suis connue autour, voyez, pour de mauvaises raisons, souvent. [...] Ça se fera naturellement après ma mort, ça, je pense, très naturellement. Mais j'attire la misogynie d'une façon particulière¹. »

Connaître Marguerite Duras de l'intérieur, c'est en passer par son œuvre, et réaliser combien elle remplit et contient toute sa vie. Il faut aussi en chercher les fondements dans sa singulière enfance puis les prolongements dans ses options politiques.

1. Une enfance indochinoise

« Mon pays natal, c'est une patrie d'eaux² ». Les dix-huit années que la jeune Marguerite Donnadiou passera en Cochinchine (actuel

1. *Les Parleuses*, Les Éditions de Minuit, 1974, p. 61.

2. *La Vie matérielle*, Folio, 1987, p. 78.

Sud-Vietnam), de sa naissance à Gia Dinh, près de Saigon, en avril 1914, jusqu'à son retour définitif en France après le baccalauréat, constitueront **la période décisive de son existence**. « Tout ce que j'ai vécu après ne sert à rien. Il a raison Stendhal : interminablement l'enfance¹ ». Elle en tirera **trois expériences majeures** : le sentiment d'étrangeté, le goût de la liberté et l'épreuve de la précarité. Dans une nature et sous un climat qu'elle dit « comme faits pour les enfants », cette fille de fonctionnaires blancs s'assimile aux petits Vietnamiens auxquels sa mère fait l'école et dont elle partage la pauvreté : à la mort de son père, en 1918, sa mère restée veuve avec trois jeunes enfants à charge, connaît de graves difficultés matérielles, ayant consacré toutes ses économies à l'achat d'une concession vendue pour cultivable par les agents du Cadastre mais régulièrement envahie par la mer de Chine, en dépit des barrages qu'elle fait construire pour l'endiguer et des efforts nourris d'espoirs que fournissent les paysans qu'elle emploie. Cette escroquerie et ses retombées sociales feront naître chez sa fille une **horreur de l'injustice** et une **conscience de classe** qui ne la quitteront plus. La vie de sauvageonne qu'elle mène alors peut également éclairer **son tempérament de rebelle** et **ses choix ultérieurs de femme libre**.

« Là-bas, on vivait sans politesse, sans manières, sans horaires. Moi, je parlais la langue vietnamienne. Mes premiers jeux c'était d'aller dans la forêt avec mes frères. Je ne sais pas, il doit en rester quelque chose d'inaltérable, après² ».

La pratique du vietnamien n'est peut-être pas non plus étrangère au style auquel elle parviendra :

« Le vietnamien est une langue monosyllabique, simple, qui ne comporte pas de conjonctions de coordination. Il n'y a pas de temps non plus. On ne dit pas : "Je suis allée hier, on dit : je vais hier. [...] Au lieu de dire : cette femme, je l'ai beaucoup aimée, on dit : je l'ai

1. *Libération*, 4 sept. 1984.

2. *Les Parleuses*, *op. cit.*, 1974, p. 135.

beaucoup aimée, cette femme." C'est beaucoup cela, mon style, un report à la fin du mot majeur. Du mot qui compte¹ ».

L'autre caractéristique de cette enfance est le climat passionnel dans lequel vit la famille Donnadiou privée du père. Paresseux, brutal avec son frère cadet, dévoyé, mais manifestement adoré par la mère, l'aîné Pierre entretient chez sa sœur, de quatre ans plus jeune que lui, un douloureux sentiment d'injustice assorti de haine et de fascination. Par réaction, Paul, « l'enfant différent », silencieux et émotif, inspire à la benjamine un amour total, au point qu'elle reconnaisse comme son « seul parent, ce petit frère agile, si mince, aux yeux bridés, fou, silencieux, qui à six ans monte dans les manguiers géants et à quatorze ans tue les panthères noires des rivières de la chaîne de l'Éléphant² ». Il est son compagnon de jeux et d'aventures, au sein d'une nature à la fois luxuriante et mortifère*, qui, en deçà des peurs que les enfants s'inventent à s'avancer dans la jungle du Siam* ou à se baigner dans l'eau des racs*, est indéniablement dangereuse.

Violence ambiante du pays et violence larvée de la famille s'inscriront fortement dans l'œuvre durassienne. D'attachement en reniement, Marguerite Duras considérera pourtant comme une chance d'avoir eu cette enfance-là dans cette famille-là. Le célèbre anathème* lancé par André Gide : « Familles, je vous hais » la révolte : « C'est un mot stupide. Qu'aurait-il fait sans elle ? C'est de son refus qu'il écrit. Si elle ne se tenait pas là, gardienne de l'indéchiffrable, il n'y aurait pas de livres du tout dans le monde³ ».

1. *Le Nouvel Observateur*, 14-20 nov. 1986.

2. *Outside*, Albin Michel, 1981, p. 277.

3. *Le Matin*, 28 sept. 1984.

2. Une vie d'écriture

Contrariant l'ambition maternelle qui la voyait professeur de mathématiques, comme son père, l'agrégation en plus, la jeune Marguerite Donnadiou affirme dès l'adolescence une détermination à écrire dont ne se départira pas l'écrivain confirmé. Malgré les deux périodes de coma qu'elle traverse en 1982 et 1988-89, malgré la maladie et l'âge avancé, elle écrira jusqu'à l'épuisement de la parole perceptible dans l'ultime *C'est tout* (nov. 1995).

Elle a 29 ans quand Gallimard, qui lui a refusé deux ans auparavant *La Famille Taneran*, publie **sous le pseudonyme de Duras** qu'elle a emprunté à un village du Lot et Garonne où son père possédait une maison de campagne, **un premier roman nourri des tensions familiales** de la famille Donnadiou, *Les Impudents*. Suivront quarante romans ou récits, douze pièces de théâtre, trois adaptations théâtrales, deux scénarios, dix-huit films, d'innombrables articles publiés dans différents journaux et quantité d'entretiens accordés à la presse ou à des amis écrivains. **Soit un demi-siècle d'écriture.**

Elle conçoit cette « folie d'écrire », cette « maladie de l'écrit¹ » à la fois comme **un rempart contre l'inanité* de la vie** et comme **un processus d'investigation :**

« Écrire, c'est l'inconnu. [...] C'est l'inconnu de soi, de sa tête, de son corps. Ce n'est même pas une réflexion, écrire, c'est une sorte de faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui avance, invisible, douée de pensée, de colère, et qui quelquefois, de son propre fait, est en danger d'en perdre la vie² ».

Une conception qui rejoint celle de Proust, un auteur qu'elle aime, pour qui « le livre est le produit d'un autre moi que celui que

1. *Écrire*, Gallimard, 1993, p. 64.

2. *Écrire*, *op. cit.*, p. 65.

nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices » (*Contre Sainte-Beuve*), mais qui la dépasse : écrire est une alchimie étrange, dont le processus de génération fait tout l'intérêt. C'est cette attention portée à l'acte scriptural qui a pu rattacher un temps Marguerite Duras aux « nouveaux romanciers » (A. Robbe-Grillet, N. Sarraute, M. Butor), parenté qu'elle a vite récusée **par horreur des théories et des écoles**.

L'originalité de l'œuvre durassienne tient à ce que des thèmes récurrents — l'amour, la mer, la mort, la douleur, la folie, l'enfance, la liberté, l'écriture — créent **un univers poétique et fantasmatique clos et intertextuel***, tandis que, renversant les frontières génériques traditionnelles, le recours à d'autres modes d'expression, comme le théâtre et le cinéma s'emploient à pousser le texte « vers de nouvelles régions narratives¹ », à l'explorer différemment, à le mener à son achèvement. Ainsi en est-il d'*India Song* sous-titré « texte, théâtre, film » ou *des Journées entières dans les arbres* (récit, théâtre, film). Cette reprise relève d'une exigence : celle d'épuiser, voire de détruire le texte premier au sein même d'un nouvel acte créateur. Détruire, dit-elle. À ses acteurs favoris, Madeleine Renaud, Bulle Ogier, Miou-Miou, Delphine Seyrig, Michaël Lonsdale, Sami Frey, Gérard Depardieu, ou encore Yann Andréa, elle demande de s'abolir dans le texte au point de le servir de manière presque désincarnée pour n'être que des formes porteuses de l'essentiel : la voix.

L'œuvre tout entière laisse une impression polyphonique. Elle fait entendre une mélodie particulière que la critique, reprenant le titre d'une pièce de l'auteur, appelle **la musica durassienne**.

1. *India Song*, Gallimard, 1973, Préface.

3. Une suite d'engagements

Si l'écriture et la création l'ont souvent isolée du monde, recluse dans « la chambre noire » où s'élabore le texte, Marguerite Duras n'en a pas moins été à l'écoute de son temps, toujours concernée par les événements sociaux et parfois active en leur sein. **Solitaire, solidaire**, selon la devise de Victor Hugo, un des auteurs qui l'ont marquée.

De la traversée du siècle, elle garde **deux traumatismes** dont l'œuvre sera nourrie : l'explosion de la bombe atomique américaine à Hiroshima le 6 août 1945 et l'horreur des camps de concentration nazis, dont le retour de son mari, Robert Antelme, déporté à Dachau¹ lui donne l'image concrète. La disparité des causes soutenues — la Résistance, le communisme de 1944 à 1950, le FLN et la lutte contre la poursuite de la guerre d'Algérie, mai 68, un certain gauchisme, un certain féminisme, le droit à l'avortement et à la contraception, l'antistalinisme, le mitterrandisme, SOS Racisme, Amnesty International, la lutte contre le FN — laisse cependant apparaître une constante, la défense des libertés fondamentales.

Son hostilité à toutes les formes de pouvoir se manifeste aussi dans sa vie et dans ses textes : elle s'oppose à « l'orchestration capitaliste du travail² », à l'aliénation conjugale et familiale, à « l'autisme* » du couple, à l'académisme de l'écrit et du savoir institutionnel. Sa sympathie envers les marginaux, les opprimés, les martyrs, les déclassés, se cristallise sur la figure emblématique du Juif qui traverse toute son œuvre, l'essaimant de noms récurrents (Stein et Steiner) et d'appellations matriculaires pratiquées dans les camps (Lol V. Stein, Emily L., Robert L., Hélène L.). Ce monument de douleur fait à ses yeux la synthèse de toutes les injustices et insultes subies par l'être humain en ce monde.

1. À lire : son témoignage poignant, *L'Espèce humaine*, La Cité universelle, 1947.

2. *Le Camion*, Les Éditions de Minuit, p. 116.

Auteur culte ou écrivain maudit, personnalité vénérée pour ses prises de position hardies ou brocardée pour les mêmes raisons, il n'en reste pas moins que Marguerite Duras a créé une œuvre passionnée et passionnante, qui, par sa modernité, sa singularité et son caractère prégnant, est une des plus importantes de notre temps.

II. CHRONOLOGIE : VIE ET ŒUVRE DE MARGUERITE DURAS

- 1914** (4 Avril) Naissance à Gia-Dinh, près de Saigon, de Marguerite Donnadiou, troisième enfant d'un père professeur de mathématiques et d'une mère institutrice à l'école indigène.
- 1918** Mort de son père, rapatrié sanitaire en France.
- 1924** Habite à Phnom-Penh, puis à Vinh-Long et à Sadec où sa mère est nommée.
Sa mère achète à Prey-Nop (Cambodge) une concession qui se révèle incultivable.
- 1930** Elle suit ses études secondaires au lycée Chasseloup-Laubat à Saigon et loge à la pension Lyautey. Année probable de la rencontre avec « l'amant » chinois.
- 1932-33** Elle rentre définitivement en France après le baccalauréat et fait, à Paris, des études de mathématiques, de droit et de science politique. Elle rencontre Robert Antelme, étudiant en droit d'origine bourgeoise.
- 1937** Elle travaille au ministère des Colonies.
- 1939** Elle épouse Robert Antelme et habite l'appartement de la rue Saint-Benoît (Quartier de Saint-Germain des Prés) dans lequel elle mourra en 1996.
- 1940** Elle publie, en collaboration avec Philippe Roques, *L'Empire français*, chez Gallimard.
Elle travaille au Cercle de la Librairie.
- 1941** Elle se voit refuser par Gallimard son premier roman *La Famille Taneran*.
- 1942** Elle perd son premier enfant. Son frère cadet meurt d'une pneumonie durant la guerre sino-japonaise.
Elle rencontre Dionys Mascolo.

- 1943** Elle publie, sous le pseudonyme de Marguerite Duras, *Les Impudents*, roman rédigé avant la guerre.
Rue Saint-Benoît, elle fréquente Jean Genet, Georges Bataille, Henri Michaux, Merleau-Ponty, Edgar Morin, Claude Roy.
Elle adhère avec R. Antelme et D. Mascolo au Mouvement national des prisonniers de guerre, qui deviendra le MNPGD avec l'ajout du mot « déportés », et mène diverses actions de résistance auprès de Morland, nom de réseau de François Mitterrand.
- 1944** Robert Antelme est arrêté et déporté à Buchenwald, puis à Dachau.
Elle adhère au parti communiste et devient secrétaire de cellule de la rue Visconti.
Elle crée un service de recherches de prisonniers et publie les informations recueillies dans un journal : *Libres*.
Parution de son second roman, *La Vie tranquille*.
- 1945** R. Antelme est ramené de Dachau par F. Mitterrand et D. Mascolo (voir *La Douleur*).
Elle fonde avec R. Antelme les Éditions de la Cité Universelle, qui publient, en 1946, *L'An zéro de l'Allemagne d'Edgar Morin*, *Les Œuvres de Saint-Just* présentées par D. Mascolo, et, en 1947, *L'Espèce humaine* de R. Antelme.
- 1946** Elle divorce de R. Antelme.
- 1947** Naissance de son fils : Jean Mascolo.
- 1950** Premier livre à succès, *Un barrage contre le Pacifique*•¹
manque de peu le prix Goncourt.
Elle est exclue du P.C.F.
- 1952** *Le Marin de Gibraltar*.
- 1953** *Les Petits Chevaux de Tarquinia*.
- 1954** *Des journées entières dans les arbres*.
- 1955** *Le Square*, sa première pièce de théâtre.
Elle lutte contre la poursuite de la guerre d'Algérie.
- 1957** Elle se sépare de D. Mascolo.
Date probable de la mort de sa mère.

1. Les titres portant "•" figurent dans la collection « Résonances ».